

## Le mot émissaire et expiratoire

Jane de Almeida

Le livre *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* est un élément étrange à l'oeuvre de Freud qui malgré prétendre présenter la nouveauté de l'inconscient au monde, estimait le caractère scientifique de leurs découvertes. Humour et science, s'ils peuvent aujourd'hui entrevoir un quelconque partenariat, dans ce temps-là ne se prenaient pas sérieusement. Néanmoins, le plus grand dérangement est resté pour compte de la deuxième génération de psychanalystes qui voyaient le livre sur les anecdotes avec un certain dédain, comme s'il était seulement un caprice du vieux Sigmund. Il semble que Freud s'impressionnait même avec des plaisanteries. Son petit-fils Lucian, le peintre, a dit se rappeler du grand-père surtout dans deux situations : de la monnaie qu'il gagnait en cadeau et de leur plaisanteries<sup>1</sup>. Seulement plus tard, déjà dans les années 50 et 60, c'est que *Le mot d'esprit* saute de sa condition d'ombre à la place d'"oeuvre canonique" à travers la lecture de Jacques Lacan qui aperçoit dans ce livre la rencontre excellente entre le signifiant et l'inconscient<sup>2</sup>.

Freud écrivant *Le mot d'esprit* en 1905 recupère une trajectoire philosophique et littéraire des questions rapportées au comique, au rire et à l'humour, de Lipps à Jean Paul Richter, de Kant à Shakespeare et ouvre son anecdotaire avec un connu mot d'esprit de Heinrich Heine :

Heine introduit la délicieuse figure du buraliste de loterie hambourgeois, Hirsch-Hyacinth, qui se vante au poète de leurs relations avec le riche Baron Rothschild, disant finalement : ' Est aussi exacte comme Dieu me pourvra toutes les choses bonnes, le Docteur, je me suis assis à côté de Salomon Rothschild et il m'a traité comme son égal - assez famillionnairement '.

Le néologisme " famillionnairement " apporte la fusion de chaînes de pensées paradoxales, quelquefois incongrus qui se joignent par contamination linguistique en employant des procédures semblables à celles de l'esthétique. Le "mille" de faMILLiair se joigne à celui de MILLionnaire pour donner grâce au malaise du désir ingénu de diviser familièrement la table avec le millionnaire. Famillionnairement passe alors à être l'emblème de ce qui se comprend par Witz en psychanalyse - terme choisi par Freud pour désigner ce type bien particulier d'humour. Dans *Le mot d'esprit*, Freud apporte d'innombrables autres anecdotes de types différents et trace un chemin sinueux dans la tentative de catégoriser toutes conformément à la technique, mécanisme de plaisir et intentions.

En Allemand, Witz veut dire plaisanterie et esprit en même temps et a son apex dans le contexte du Romantisme. En Goethe, il trouve le "souffle créateur", dans les fragments de Novalis et Schlegel c'est la traduction de l'intelligence, de la génialité et de la sagesse liées étymologiquement à la dignité et à la liberté<sup>3</sup>. Freud l'examine à l'intérieur d'un sens suffisamment large, mais indique des différences fondamentales concernant l'humour et le comique (Humour et Komik), classant une série d'anecdotes dans de différentes catégories.

À être traduit donc en Anglais, le terme *Witz* gagne une première traduction d'Abraham A. Brill qui respecte l'homophonie et, d'une certaine façon, le sens : *Wit*. James Strachey, dans une nouvelle traduction de l'oeuvre en Anglais, propose *jokes* alléguant que *wit*, ainsi que *witty* composent un univers de raffinement qui ne traduit pas proprement *Witz*. En fait, *wit* veut dire génie et intelligence et traduirait à peine une partie de *Witz* qui se rapporte à la grâce de l'esprit, laissant de côté l'étendue d'une série d'autres anecdotes dont la grâce définitivement n'est pas liée à des procédures mentales sophistiquées. Mais, d'autre part, *jokes* semble excessivement large et pourrait se rapporter plus proprement à l'Allemand *Scherz*.

La même difficulté se présente pour l'édition brésilienne qui ne vient pas directement de l'Allemand mais de la traduction de James Strachey, de l'Anglais. Il a été choisi le mot "chiste" qui n'est pas un mot d'usage courant au Brésil. "Chiste" vient du Castillan et est dérivé de *chistar*, ou, parler en bas voix et a son origine à l'interjection espagnole "!chist!" pour appeler ou faire taire quelqu'un, lequel, à son tour, a donné lieu à "cochicho" : parler au pied de l'oreille, laissant seulement les traces des sons sibilants. Il se trouve dans l'étymologie de "chiste" une ancienne liaison entre *chistar* et *chiste* : "*Siéntense y no chiste un alma. Ése fuera el verdadero chiste*"<sup>5</sup>. Le mot *chiste* pourrait être traduit par "piada", tant dans le sens de "piar", c'est-à-dire, "parler comme les oiseaux", comme dans le sens de plaisanterie. À qui a été dirigé l'impératif *siéntense*, ne s'attendait pas sûrement le silence, l'acte de demander, en soi, est un chiste. Le mot alors a été circonscrit à deux situations, principalement : au langage de la frontière brésilienne avec les pays de langue espagnole et au curieux usage qui fait la psychanalyse à l'occasion de la traduction de l'oeuvre freudienne.

En Français "mot d'esprit" porte la marque romantique de l'effet humoristique esthétisé dans la mesure qu'il maintient l'esprit dans son nom, sans permettre, néanmoins, la brièveté sonore, presque onomatopéique du souffle du mot *Witz*. De toute façon, ni *Witz*, ni *chiste*, *wit* ou mot d'esprit possèdent un contour plus défini comme Freud (et les poètes romantiques) a essayé de lui donner. Ils sont quelque peu éphémères, dépendent de la culture, de la langue ou du modèle théorique étudié en un certain temps, sans un caractère qui lui garantisse reconnaissance comme un objet autonome. Il y a, néanmoins, un grand intérêt par l'humour en général qu'est traité comme jeu verbal, situation dans laquelle le mot d'esprit réussit quelque relief, néanmoins sans une dénomination qui réussisse à le représenter hors des domaines de la psychanalyse. La littérature du rire est étendue, ainsi que du comique et de l'humour. La notion de comique freudienne va depuis une catégorie à laquelle appartiennent l'humour et le mot d'esprit, à une espèce avec des caractéristiques définies et indépendantes.

Le RIRE : entre l'humour et le comique.

Le rire est le dénominateur commun de tous les phénomènes comiques et humoristiques. Plusieurs auteurs l'ont étudié dans leurs plus divers aspects et se sont demandés, encore dans la préface, si ce ne seraient pas inutiles les pages postérieures, si elles ajouteraient à peine plus une idée aux plusieurs déjà existantes ; et ils se plaignent ironiquement du dédain avec lequel le problème a été traité<sup>6</sup>.

Pour Henri Bergson, le rire est la rupture d'un équilibre provoqué quand une chaîne logique perd son rythme, produisant une nouvelle chaîne, et l'auditeur ou le spectateur encore arrêté à la précédente, se surprend à se rendre compte de la liaison absurde entre les deux et il rit. Nous rions de ce que nous renvoie à ce qui est proprement humain, car "il n'y a pas de comicité en dehors de ce qui est humain. Un paysage pourra être belle, gracieuse, sublime, insignifiante ou laide, néanmoins jamais risible."<sup>7</sup>

Le comique, en Bergson, a été étudié à partir du rire, ayant en vue les processus de fabrication du risible et leurs intentions sociales. Sur l'humour, Bergson croit qu'il accomplit la fonction de disséquer, presque dans les propositions scientifiques, des manières et des habitudes sociales :

Pour comprendre le rire, il s'impose de le placer dans son environnement naturel, qui est la société ; il s'impose surtout de lui déterminer la fonction utile, qui est une fonction sociale. Disons-le tout de suite: celle-là sera l'idée directrice de toutes nos réflexions. Le rire doit correspondre certaines exigences de la vie en commun. Le rire doit avoir une signification sociale."<sup>8</sup>

L'effet comique serait fruit d'un désaccord et, il ajoute, qu'il faut chercher la cause spécifique de ce désaccord, pourvu que beaucoup de défauts, qualités ou propriétés peuvent laisser impassible un quelconque spectateur. Il aura, dans la comicité, quelque chose de "légèrement offensif" à la vie sociale, quelque chose comme une "diffuse sensation de peur". Le désaccord, ainsi proposé, s'approche plus de la physicalité corporelle et du phénomène social et s'éloigne de ce dont Bergson appelle de "comicité des mots", qui s'approcherait du mot d'esprit dans sa physicalité de la langue.

Sur l'humour, Robert Escarpit, part de son origine étymologique latine et passe par le sens d'*humour*<sup>9</sup> anglais à travers le comédiographe Ben Jonson qui croyait que l'humour et le comique sont seulement des ingrédients de la catégorie nommée comédie – outre Shakespeare, Swift, Mark Twain, Voltaire, etc. Escarpit ajoute qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le concept d'humour a été comparé au concept de wit.

Le point de départ de Freud pour observer l'humour et le comique est le *Witz* lui-même et il fait attention principalement à son mécanisme psychique et à sa psychogénèse. Une oeuvre comique peut contenir plusieurs *Witz* et encore un humour plein de dignité. En même temps le comique existerait en soi, indépendant du mot d'esprit et de l'humorisme. Si Bergson trouve que les plaisanteries sont des fruits d'anciens plaisirs et des jeux infantiles, Freud ajoute la

souffrance et la pulsion de mort : "pour éviter le déplaisir et pour la réalisation du plaisir; à ces deux finalités convergent toutes nos activités mentales."<sup>10</sup>

Pour Freud, l'humour est un moyen d'obtenir du plaisir malgré la douleur. Ce qui est pénible à l'homme est éloigné et il obtient du plaisir humoristique et le profit de l'investissement est dans "une économie de la dépense de l'affect"<sup>11</sup>. L'éloignement du problème ou de ce qui cause la souffrance est essentiel. Cette souffrance cause étrangeté (dans le sens brechtiens du terme), et le conséquent éloignement qui provoque le doute à travers un mot placé de forme inattendue ou de fait inattendu.

En 1905, quand Freud a écrit *Le mot d'esprit*, il a conclu qu'en tant que le plaisir des mots d'esprit provient d'une économie de la dépense avec l'inhibition, le plaisir du comique serait une économie avec l'idée, et l'humour une économie avec le sentiment. Encore, quant à la localisation psychique, les mots d'esprit sont formés par un compromis entre inconscient et pré-conscient, et l'humour et le comique se localiseraient dans le pré-conscient. En 1927, vingt et deux ans après, il écrit l'article "l'Humour", où il maintient l'économie d'affect, néanmoins il dit que l'humour se localiserait psychiquement au surmoi. Et James Strachey observe que "... pour la première fois, nous trouvons le surmoi présenté dans un état d'esprit afable."<sup>12</sup>

Le processus humoristique peut se réaliser de deux formes : le sujet avec lui-même, de forme isolée, quand l'autre participe seulement comme spectateur ou auditeur ; ou concernant un autre, comme quand un narrateur décrit sur d'autres d'une façon humoristique, et nous, lecteurs ou auditeurs nous nous identifions et rions. L'important est qu'il y ait une attente émotionnelle qu'est frustrée par la forme humoristique, et le sentiment est sauvegardé et transformé en plaisir. Freud, dit encore qu'il y a dans l'humour quelque chose de "grandeur et hausse, qui manquent au mot d'esprit et au comique".

## LE MI-RIRE : l'ironie.

L'ironie a pénétré dans toutes les langues modernes, s'est introduite dans les mots et dans les formes (surtout dans les formes syntaxiques : l'ironie a détruit, par exemple, la lourde proposition emphatique du discours). L'ironie s'est insinuée partout, elle est certifiée dans tous leurs aspects : depuis l'ironie infime, imperceptible, jusqu'à la plaisanterie déclarée. L'homme moderne déjà ne proclame ni déclame, parle, et parle avec des restrictions... L'ironie comme forme de mutisme. L'ironie (et le rire) en servant à dépasser des situations, à s'élever au-dessus d'elles.<sup>13</sup>

Ceux-ci sont les mots de Mikhaïl Bakhtin dans *Estética da Criação Verba* [ *Esthétique de la Création Verbale* ], trouvés dans un chapitre appelé "Notes" de 1970 et 1971. Ce sont des fragments, intéressantes notes préparatoires à un oeuvre qui n'est pas réalisé et que, peut-être, selon les mentions dans le texte, c'était proprement sur Dostoïevski et le sentimentalisme. L'ironie, un dit fin et dissimulé, comme elle a été utilisée par Socrate, décrite par Platon, au moyen du "rien savoir", avait fonction de "catharsis", la purification de l'âme, différemment des temps actuels dans lesquels l'ironie est liée à l'humour. Le célèbre doigt de Socrate, qui indiquait des "pseudoverités" a été ironiquement satirisé par Aristophanes.

Vladimir Jankélévitch, dans *L'Ironie*, décrit la formation de la conscience ironique depuis les sophistes, et s'appuie basiquement sur Socrate à travers de ce qu'il considère l'"ironie interrogante" dû à son origine étymologique du Grec *eirônéia*, de *éiron* qui signifie "interrogante". Socrate représente l'ironie adolescente, de la jeunesse questionneuse, "désagrège les cosmogonies massives des jôniques et le monisme suffocant de Parménides." Et continue, "l'ironie socratique a contesté seulement l'utilité et la certitude d'une science de la nature ; l'ironie romantique a contesté, dans le début du XIX siècle, l'existence elle-même de la nature." Sur "l'art d'offenser légèrement" et concomitamment "ne pas approfondir dans le sujet" : effleurer, l'ironique ne prétend pas être profond, donc "... la conscience ironique ne desire pas êtreindre : elle préfère papillonner d'anecdote en anecdote, de plaisir en plaisir, et goûter de tout sans se poser nulle part."

Outre les références philosophiques, Jankélévitch utilise toute sa culture musicale, nous révélant le caractère ironique des musiques d'Erick Satie, Debussy et Mompou qui possèdent une trace de suggestive "laconisme" (brachylogie)<sup>14</sup>, lacunes remplissent notre imagination, notre vide, nous séduisant avec le pouvoir du rêve. Il a, selon Jankélévitch, une résignation à l'exhaustif, à l'énumération. Sa forme n'est pas encyclopédique, mais elliptique, où l'abordage est d'une totalité ouverte, laquelle seulement aborde allusivement. Même parce qu'il n'est pas suffisant de définir l'ironie, comme d'habitude, comme "une simulation par le contraire". L'ironie trouve dans les litotes - figure qui consiste à faire entendre le plus en disant le moins. - sa figure naturelle.

Au moyen de l'ironie nous pouvons nous délivrer des ambitions du pouvoir, du respect aveugle à la routine, du pédantisme de la science, des mystifications politiques, etc. "Douce ironie!" Selon Jankélévitch, l'ironie n'est pas hostile à l'esprit aimant et à la simplicité. Il faut être lucide, mais principalement direct, et faire les choses simples de forme simple.

L'œuvre de Jankélévitch a la qualité d'élever l'ironie à une catégorie au-delà de la simple inversion, ou de la « représentation par son contraire », comme dit Freud sur les « mots d'esprit ironiques ». Pour Freud l'ironie consiste à dire l'opposé de ce que se prétend communiquer à l'autre, de façon qu'il comprenne seulement par le ton de la voix, ou par l'inversion, ou par quelque « indication stylistique ». Cette méthode fournit une manière alternative qui permet au sujet un détournement des difficultés des manières directes qui peuvent être effrontément offensives. L'auditeur, dans ce cas, reste en suspens un moment, généralement avec un sourire entre les lèvres, pendant qu'il décide s'il y a intention ironique.

Sur les raisons de mots d'esprit ironiques, Freud dit que "cela produit plaisir comique à l'auditeur, probablement parce que ça excite en lui une contradictoire dépense d'énergie, reconnu comme inutile. Une comparaison comme celle-là, entre les mots d'esprit et un type de comédie, qui se rapporte à eux intimement, peut confirmer notre présupposition que la caractéristique particulière des mots d'esprit est sa relation avec l'inconscient, ce qui permet peut-être de les distinguer du comique"<sup>15</sup>.

Freud là, nous avance déjà une possibilité de distinction entre les phénomènes : le comique, l'ironie (comme forme du comique) et les mots d'esprit. Et cette distinction se fera fondamentalement à travers l'économie libidinale et la localisation psychique.

## L'ÉCLAT DE RIRE : Le mot d'esprit

Le mot d'esprit compris comme esprit, est un objet de réflexion théorique, selon Todorov, provenant de l'univers de la rhétorique et fait valoir que depuis Cécero, à travers *l'Orateur*, il se demande sur les sources de l'esprit :

En somme, tromper l'attente des auditeurs, ridiculariser les défauts de leurs semblables, se moquer, de temps en temps, de leurs propres, faire appel à la caricature ou à l'ironie, lancer des naïvetés feintes, faire ressortir l'absurdité d'un adversaire, voici les moyens d'exciter le rire.<sup>16</sup>

Selon Robert Escarpit, l'humour serait fils de wit, conformément à la date de la publication du *Spectator*, numéro 35, d'avril 1711. Il ne traduit pas wit en langue française. Wit, pour Escarpit, est la forme anglaise de cet esprit de recherche intellectuelle ou formelle qui s'est manifestée par toute l'Europe, à partir de la Renaissance, entre les XVI et XVII siècles. David Hartley, au XVIII siècle présente wit et l'humour sans plus grandes distinctions, mais William Hazlitt, au début du XIX siècle trace une petite distinction dans laquelle l'humour est une description du ridicule en tant que tel, comme la naissance de la nature et de l'accidentel, mais wit est le produit de l'art et de la fantaisie.<sup>17</sup>

Quand Freud opte par Witz et non Humour ou Anekdoté, il opte par quelque chose comme : un jeu plein d'esprit de mots. Très clairement pour Freud, le Witz n'est pas le comique ni l'humour. Il part de techniques, d'intentions, de psychogénèse et de raisons spécifiques. Il a, néanmoins, relation entre eux, les mots d'esprit, le comique et l'humour. Tout ça, certainement, pour dire de son rapport avec l'inconscient. Le Witz "famillionnairement" est formé par une condensation accompagnée par la formation d'un substitut, à travers de laquelle la brièveté produit son mieux effet. À travers d'autres techniques, comme klangwitz, ou le mot d'esprit phonique, un mot peut être exploré par son ambiguïté sonore : 'Non tutti, ma buona parte', dit la dame qui dansait avec Napoléon, comme réponse à un commentaire offensif : "Tutti gli Italiani danzano si male". Nous avons encore l'"utilisation multiple du même matériel", Freud utilise "Traduttore - Taditore!", comme exemple, où une petite différence entre des mots très semblables expriment des idées contraires et amusantes.

Freud affirme que la condensation, si non l'économie, est présente dans tous les mots d'esprit. Il considère encore un autre groupe, les connus jeux de mots, ou "calembours", dans lesquelles l'accent retombe dans la redécouverte de ce qui est familier et que, conjointement avec les mots d'esprit, font partie d'un grand groupe : les jeux de mots. Il décrit, encore, un nouveau sous-groupe de mots d'esprit, qui ne ferait pas partie de l'économie effectuée par la condensation, mais à travers le déplacement :

On raconte l'histoire qu'en une certaine fin d'après midi, Heine parlait dans un 'salon' de Paris avec le dramaturge Soulié, quand pénètre la salle un des rois des finances de Paris, comparé populairement à Midas - et pas seulement par sa richesse. Tout de suite il a été entouré par une foule qui lui traitait avec la plus grande déférence. Voyez ! Observa Soulié à Heine, Voyez comme le XIX siècle cultive le Veau d'Or ! 'Avec un regard rapide sur l'objet de tant d'admiration, Heine répliqua comme pour le bien de la correction : 'Oh, oui, mais il doit être plus âgé déjà maintenant !' <sup>18</sup>

L'expression "veau d'or" c'est ce qui permet à Heine de faire le déplacement drôle, quand normalement se ferait déférence aux commentaires comme : "Comment les gens sont devant les riches!" (Ce serait encore davantage amusant si Heine aurait dit que maintenant il n'est plus un veau, mais un vrai boeuf, comme observe Freud). À l'intérieur du processus de déplacement, nous trouvons un groupe que Freud a appelé de "mots d'esprit absurdes" ou "sophistiques"<sup>19</sup>, où la logique évidente du sophisme consiste à occulter le raisonnement faux:

Le fiancé, étant désagréablement surpris quand la fiancée lui a été présentée, a appelé l'agent à un coin et lui a murmuré leurs censures : 'Pourquoi tu m'as apporté ici?' il a demandé récriminativement. 'Elle est laide et vieille, louche a des maux dents et des yeux chassieux...' - 'Tu n'as pas besoin d'abaisser la voix', a interrompu l'agent, 'elle est sourde aussi' <sup>20</sup>.

À ces mots d'esprit ci, Freud encore ajoute les mots d'esprit conceptuels, les tendancieux (obscènes, agressifs ou hostiles et les cyniques), les innocents<sup>21</sup>, ceux qui présentent la "représentation par l'opposé", et enfin ceux qui présentent deux ou plus techniques. Si cette tentative freudienne de classer les mots d'esprit en ce moment semblerait confuse, vu que les variables sont beaucoup, au second chapitre "Partie Synthétique", "Le Mécanisme du Plaisir et la Psychogénèse du mot d'esprit", Freud lancera main encore d'autres trois groupes distincts de techniques :

- a) Substitution des associations objectives par des associations verbales
- b) Unification, similitude de son, utilisation multiple, allusions à des citations, modifications d'expressions familières. (Quand quelque chose familier est découvert, quand nous attendrions quelque chose de nouveau)
- c) Raisonnements défectueux, déplacements, absurde, représentation par l'opposé, etc. (Dans sa majeure partie des mots d'esprit conceptuels)

C'est intéressant, néanmoins, comme Freud trace la psychogénèse des mots d'esprit, qui a son début avec des mots d'esprit tendancieux qui produisent du plaisir en levant les suppressions et les répressions. Et en son cours de développement, du début à la fin reste fidèle à sa nature essentielle :

Il commence comme le jeu de dériver plaisir du libre usage des mots et des pensées. Aussitôt la fortification de la raison met une fin au jeu avec les mots, comme étant sans aucun sens, ou au jeu avec les pensées, comme étant absurde, se change celui-ci en plaisanterie pour qu'elle puisse retenir ces sources de plaisir et être capable d'obtenir du

nouveau plaisir par la libération du ' nonsense '. Ensuite, comme mot d'esprit proprement dit, mais encore non tendancieux, donne appui aux pensées et se fortifie contre le défi du jugement critique, processus dans lequel s'utilise le 'principe de la confusion des sources de plaisir'. Finalement vient au secours des principales intentions qui combattent la suppression, levant les inhibitions par le ' principe du plaisir préliminaire '. Raison, jugement critique, suppression - voici les forces contre lesquelles successivement on lutte ; on se conserve fidèle aux sources originales du plaisir verbal, et du stage de la plaisanterie en avant ouvre lui-même de nouvelles sources de plaisir, levant les inhibitions.<sup>22</sup>

Sur les raisons des mots d'esprit, Freud, ensuite dans le titre du chapitre, les place comme processus social et s'inquiète avec le processus communicationnel. Pour ce-là, il s'utilise des différences avec le comique qui a besoin basiquement de deux personnes pour s'accomplir. En supposant le risque de réorganiser l'univers humoristique freudien, on peut penser en trois formes basiques de se réussir le rire : la comique, la humoristique et la spirituelle. Sur le comique, Freud dit : "un mot d'esprit se fait, un comique se constate". Quand quelqu'un, par exemple, glisse sur une écorce de banane notre rire est ce qui rend le tragique accident en quelque chose de comique. Situations comme : personne très haute avec une très basse, une très grosse avec une très maigre, ce sont seulement des constatations. On peut, donc, rire seul, ce n'est pas nécessaire un autre pour partager. Dit verbalement, dans le cas, ça sert seulement pour observer quelque chose étrange, qui modifie l'ordre naturel des événements et qui peut être risible. Ce rire dit seulement respect au Moi et à l'objet duquel se rit. Un autre peut rire seulement comme spectateur de la scène observée par le dit.

En pensant à l'humour comme un dit, il peut être présenté "a posteriori". Normalement se raconte une histoire pour arriver au rire. Elle exige de l'introduction et est le cas probablement de la grande majorité des plaisanteries que nous entendons. Ce type de dit n'a pas besoin d'être bref, ce n'est pas cela dont nous appelons langue pointue, la plaisanterie explique les côtures et place l'auditeur informé du sujet. Freud dit que l'humour maintient la dignité du sujet dans une situation difficile :

"Un vagabond qui était emmené en exécution un lundi, a commenté : 'Il me semble que la semaine commence très bien !'<sup>23</sup>

La dignité est maintenue à travers une économie de l'affect, l'humour serait un moyen de s'obtenir du plaisir malgré la douleur (ou à cause de la douleur). Il faut qu'il y ait éloignement du problème ou de ce qui cause de la souffrance et le remaniement de lui de forme humoristique. L'individu, pour faire de l'humour de sa douleur, a besoin de s'éloigner de l'objet qui cause la souffrance et parler de lui avec supériorité et du conformisme, "re-signifiant" ainsi la chaîne qui le fait souffrir. Différemment des mots d'esprit qui servent pour agresser, l'humoriste est un moraliste qui rit de la morale. C'est lui qui fait devenir ridicule ce que la société croit sublime. Pour ceci il faut qu'il connaisse les lois et accepte le code, de façon

qu'il puisse les remanier en fonction du principe de plaisir. Le surmoi crée de nouvelles lois au nom de son bien-être.

Si l'humorisme est une contribution du surmoi au rire, le mot d'esprit a l'aide de l'inconscient. Le dit spirituel est bref, fait usage de métaphores, de néologismes, joue avec les mots. De toutes les manifestations de l'inconscient : rêves, lapsus et gaffes, outre les symptômes, le mot d'esprit est la plus social d'elles. Ainsi que dans les rêves, la brièveté de mots d'esprit est une conséquence du processus de condensation, qui se révèle aussi à travers l'utilisation multiple du même matériel. Quant aux déplacements, les mêmes méthodes étudiées dans les rêves se produisent dans les mots d'esprit : similitude, connexion accidentelle, simultanéité dans le temps, contiguïté spatiale, similitude phonique, etc. Mais ces techniques sont restreintes à son emploi conscient :

Car, différemment des rêves, les mots d'esprit ne créent pas des compromis; ils n'évitent pas l'inhibition, mais ils insistent à maintenir inchangé le jeu avec les mots ou avec le nonsense. Ils se restreignent néanmoins à un choix des occasions dans lesquelles ce jeu ou ce nonsense puissent en même temps paraître admissibles (dans les plaisanteries) ou raisonnable (dans les mots d'esprit), grâce à l'ambiguïté des mots ou à la multiplicité des relations conceptuelles.<sup>24</sup>

On ne peut pas trouver dans les mots d'esprit, la caractéristique persistante trouvée dans l'humour, l'éloignement. Peut-être parce que la blessure que le mot d'esprit révèle soit "collé" à la plaisanterie se révélant tant par qui le prononce, quant par qui l'entend. Ces "détours de la pensée normale", qui jouent avec la logique formelle, les renvoient toujours à une logique, que freudiennement est celle de l'inconscient. L'inconscient non révélé comme dans les rêves, quand un désir est rendu irreconnaissable, mais dans un jeu développé et pour la réalisation du plaisir.

Nous pouvons, donc, faire la distinction suivante :

	MOT D'ESPRIT	HUMOUR	COMIQUE
Localisation Psychique	inconscient	surmoi	du pré-conscient au conscient
Economie Libidinal	inhibition	sentiment	idée
Personnes impliquées	trois personnes	une personne	deux personnes
Logique	triadique	dyadique	monadique
Raisonnement	abduction	induction	déduction
Mécanismes	capacité	nécessité	connaissance
Processus	faire	rendre possible	constater

On peut percevoir que, dans le mot d'esprit généralement, le sujet rit de la situation dans laquelle il est et la place de forme externe à lui. Dans l'humour, le sujet rit principalement de lui-même, d'être dans une certaine situation. Le comique comprend les deux ou exclame seul : C'est la vie ! Concernant la majorité des théoriciens du comique, Freud se ressemble à ce qui disent dans le suivant sens :

"... la personne qui est victime de l'offense, la douleur, etc., peut obtenir un plaisir humoristique, en tant que la personne non engagée rit en sentant un plaisir comique."

On distingue encore, le comique, l'humour et le mot d'esprit, par le nombre de personnes impliquées dans la confection d'eux. Concernant le mot d'esprit, Freud dit qu'il faut au minimum trois personnes :

"... le processus psychique du mot d'esprit s'accomplit entre la première personne (je) et la troisième personne (la personne de dehors)."

Sur le comique :

"... dans le cas du comique, entre le moi et la personne qui est l'objet. "

Sur l'humour :

"... il complète son cours à l'intérieur d'une seule personne, la participation d'une autre ne lui ajoute rien."

En brève : ma disgrâce peut devenir humoristique à moi même, comique pour qui l'assiste, et si elle renvoie à une souffrance infantile je peux faire un mot d'esprit sur la situation. Il finit en disant que quand adultes cette opération psychique exige beaucoup d'énergie, différente de l'état d'esprit de notre enfance : "(...) quand nous ignorions le comique, nous étions incapables de mot d'esprit et nous n'avions pas besoin de l'humour pour nous sentir heureux dans nos vies."

De ce classement vertigineux<sup>25</sup> le mécanisme qui persiste est celui de l'économie. Si le vagabond qui sera exécuté épargne un sentiment pénible à faire une plaisanterie, Heine, l'auteur de "famillionnairement", épargne un sentiment de rejet quand il place dans la bouche du pauvre burlesque hambourgeois, l'anecdote. Freud, au chapitre sur les raisons du mot d'esprit, nous raconte que Heine a vécu une histoire semblable à de son personnage. S'il y a une économie d'inhibition, car l'individu diminue sa résistance intime à certains faits ou sentiments, il y a aussi une économie de sentiment.

Dans la mesure que nous augmentons notre répertoire ou anedoctaire, le classement se rend encore plus imprécis, mais il semble avoir une parcelle minimale pour réaliser la grâce, indépendamment de la forme qu'elle trouve de se reproduire. Si l'"esprit" trouve dans la brièveté du mot d'esprit sa forme, peut être l'élément qu'au long du récit du dit humoristique raccourcit et finit gracieusement, ou amusamment, l'anecdote. De même, le récit que le dit humoristique exige sert à mettre dans le contexte l'auditeur ; élaboration inutile dans le dit spirituel qui profite de l'actualité du contexte pour s'accomplir. Donc, quand un Witz est transformé en anecdote par un journal ou périodique elle finit pour devenir un dit humoristique, sans cesser de dire quelque chose du sujet de l'inconscient. Car, après tout, pour quoi exactement cette plaisanterie là a été choisie ? Et pour quoi elle fait sens pour l'auditeur, provoquant cet "acte mécanique" qui est le rire ?

Le langage, à son tour, représente l'univers des relations sociales. Chaque fois qu'on parle, on parle à un autre, pour être reconnu par un autre. La linguistique, malgré étudier les codes verbaux à partir des signifiants, même ne donnant pas une grande importance à l'inconscient, après tout il n'est pas son objet d'étude, parle de lui, lui reconnaît à l'intérieur de leur mouvements. La théorie poétique aussi s'intéresse aux mécanismes des mots d'esprit (et des rêves) parce que en eux ce sont presque toutes les conformations du code, dans leur comportement de rupture pour figurer la propre esthétique poétique. La description théorique et minutieuse des mots d'esprits, démontrant l'opérationnalisation - disant mieux - l'inconscient opérant - peut être considérée une sémiotique de l'inconscient. Probablement, pas pour une autre raison, Lacan dit l'aphorisme l'"inconscient est structuré comme un langage". La poétique de l'inconscient se réalise comme s'observe en Freud - et ceci coïncide avec Jakobson - dans les suivants pôles de langage :

Comportement métonymique : connexion causale, proximité temporelle, déplacement, raisonnement déficient, allusions indicelles, literalité, tout et parties, rangement modifié. Dans Freud, la *Verschiebung*.

Comportement métaphorique : similitudes sonores, similitude temporelle, représentation par l'opposé, substitution, néologisme, double sens, utilisation multiple du même matériel, figures rhétoriques, condensation, surimposition des signifiants. Dans Freud, la *Verdichtung*.

Donc, cet objet, le dit spirituel, a des particularités qui le distinguent tant dans la linguistique que dans la psychanalyse. La métaphore ou le paradigme obtient effet de sens au moyen de substitutions des signifiants, pendant que la métonymie se dédouble au niveau du syntagme ou de la contiguïté, formant la chaîne syntagmatique. Ce sont les deux axes qui interviennent dans l'acte de la parole, produisant effet à travers l'interpénétration des chaînes. Quelques anecdotes, comme "famillionnairement" présentent clairement l'effet de la condensation métaphorique, autres comme celle du vagabond (que Freud considère essentiellement un mot d'esprit), présentent un déplacement du thème initial pour un thème différent, propre de la métonymie. Tout ceci au nom du rire. Le code y est évoqué, donnant des tours complètement différents des conventionnels pour garantir le succès de la plaisanterie.

Le poète Heinrich Heine pourrait raconter une histoire dramatique et conventionnelle, qui fait partie du quotidien des personnes communes. Elle ferait partie du "brouhaha" du jour le jour comme : un pauvre boursicodant a dîné avec un millionnaire qui l'a traité de forme familière, d'égal à égal. Mais, il faut que se trouvent deux mots qui puissent se joindre pour former une signification différente, comme dans la poésie. Et plus : de forme amusante. Si la poésie trouve le mot plein dans les métaphores et dans les inventions, à l'intérieur de l'axe paradigmatique, le mot d'esprit présente un nouveau chemin syntagmatique. Il peut de même le renouveler avec des nouvelles significations, sans affirmer ou supposer une vérité ultime, et de façon agréable.

L'argument ici proposé prétend délimiter un groupe de mots d'esprit, comme celui-ci de Heine, qui ne se satisfait pas de produire grâce, mais exige la violation du code dans sa production. Ce type de mot d'esprit peut même contenir quelque ironie, mais dans l'acte de violer le code se compromet avec la matérialité du mot de forme qui ne peut pas s'éloigner de l'objet risible et, fier de lui, indique les insuffisances d'autrui, mouvement auquel Bergson se rapporte quand appelle l'ironiste "des moraliste à l'envers". Dans leurs effets de violation de la langue, ceux mots d'esprit exigent un récepteur aiguisé qui se compromettra aussi avec le processus, car son éclat de rire de bon auditeur prouve sa compréhension immédiate - pré-requis pour le succès du mot d'esprit - et sa complicité. Plus clairement, on ne peut pas comprendre le mot d'esprit si on reconnaît dans la blessure de l'autre ses propres blessures. Il s'agit d'un processus de "mi-conscience" de la souffrance du sujet par la souffrance de l'objet risible et, d'ailleurs, c'est justement par ça que le mot d'esprit s'est produit et a pu agréger des complices pour le même rire. Et c'est aussi, à partir de cette "mi-conscience" que l'esthétisation sonore se produit. Après tout, un *Witz* est un presque un lapsus ou *sleep of the tongue*, comme il est adorablement dit en Anglais.

Au Brésil il y a un humoriste qui est colonniste du plus grand journal du pays, *Folha de S. Paulo*, qui travaille exactement dans cette vertente : l'esthétisation sonore de l'humour. José Simão, aussi appelé de Singe Simão, écrit tous les jours une colonne

publiée à l'intérieur du cahier de culture du journal où il invente, corrompt, moule, recoupe et colle des mots et des expressions provoquant des sens les plus inhabituels et amusants pour un vaste nombre de lecteurs. Sa méthode est, avant tout, l'oralisation du texte. À partir de là, José Simão fond des mots, les modifie, cherche leurs ambiguïtés et viole le code verbal sans quelconque décence morale ou sans s'importer avec le politiquement correct, car il parle de minorités et de sexe en utilisant des termes bas, beaucoup de fois en blessant les politiques et les groupes sociaux plus établis. Beaucoup de ce qu'il dit sur la politique jamais pourrait être publiée dans une autre place, c'est-à-dire, de telles "vérités" ne sont autorisées que par les ambiguïtés des procédures humoristique. Leurs plaisanteries sont évidemment difficiles d'être traduites pas seulement parce qu'elles dépendent du code verbal soumis à la langue portugaise, mais aussi parce qu'elles apportent des questions culturelles infranchissables pour une autre culture. Voici une tentative de traduire un titre de sa colonne qui a affinité avec la langue française :

“Dondoca FHC traça buchadá dê bodê”

En premier lieu, il s'agit d'une ironie concernant l'ex-président Fernando Henrique Cardoso, FHC comme il avait l'habitude d'être appelé. Quand il était en campagne présidentielle, voyageant par l'intérieur pauvre du Brésil, lui a été offert "buchada de bouc", assiette commune dans quelques régions brésilienne. Il ne s'agit pas d'une épice, comme on pourrait penser, mais d'une assiette fait avec des viscères de bouc qui sont les restes d'un animal peu noble utilisés dans des jours spéciaux par les pauvres d'une région où il n'y a absolument rien à manger. José Simão alors accentue le nom de l'assiette, lui donnant une prononciation française et magiquement en élevant la nourriture de restes à la qualité d'épice française et en prouvant le désir de nous tous, brésiliens, de ne pas appartenir au troisième monde de la famine et de la misère. Fernando Henrique Cardoso, notre président sociologue docteur formé par le Sorbonne, un presque-roi : Dom Fernando<sup>26</sup>, les conduirait imaginairement à ce monde de la quintessence et de la "dondoquice" dans la direction d'une bonne vie de femme oisive et bien futile... Notre désir, des Brésiliens, de José Simão est ainsi partagée.

---

<sup>1</sup> Robert Hughes. *Lucian Freud. Paintings*. London, Thames and Hudson, 1997.

<sup>2</sup> Lacan considère *Les mots d'esprit* le livre canonique concernant l'inconscient, conjointement avec *l'Interprétation des rêves* et la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, dans son article sur le "L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud". Dans la "Situation de la psychanalyse et la formation du psychanalyste en 1956" il rappelle que beaucoup de psychanalystes jamais ont lu telle oeuvre. Les deux articles se trouvent dans les *Écrits* (Seuil, 1966). En 1957/58 Lacan consacre tout un séminaire au sujet du Mot d'esprit : Les formations de l'Inconscient (Seuil, 1998).

<sup>3</sup> “*Wissen, Verstand, Klugheit, Weisheit*”, ce sont les signifiants qui traduisent l'origine de “*Witz*” dans le *Mackensen, Etymologisches Wörterbuch der Deutschen Sprache*, p.55.

<sup>4</sup> *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten* a été publié en 1905 et traduit en Anglais en 1916 par Brill avec le titre *Wit and its relations to the unconscious*.

<sup>5</sup> J. Corominas, “*Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*”.

<sup>6</sup> Freud, à l'introduction de *Les mots d'esprit*, p. 21, observe : "(...), devra probablement admettre que les mots d'esprit ne sont pas en train de recevoir l'attention philosophique qu'ils méritent", p. 28 : "Vaudra tant de travail le sujet des mots d'esprit ?" H. Bergson, dans le rire, p. 11 : "... les plus grands penseurs depuis Aristote se sont

---

appliqués à ce petit problème " et à V. Propp : dans Comicité et rire, p.15 : "Est-ce que ça vaut la peine d'ajouter encore une (théorie) aux innombrables déjà existantes?"

<sup>7</sup> Henri Bergson, *O Riso*, p. 2.

<sup>8</sup> Henri Bergson, *O Riso*, p.14

<sup>9</sup> Beaucoup croient être impossible de traduire "humour" car c'est une manière typiquement anglaise sans traduction précise en Portugais. Voir le préface de Sérgio Milliet en *Obras primas do conto humorístico*. Livraria Martins Fontes ed. 1955, p. 7.

<sup>10</sup> S. Freud, op. cit., p. 205.

<sup>11</sup> Ibid., p. 257.

<sup>12</sup> S. Freud. "O Humor", Edição Standard Brasileira, p. 188. Le surmoi est présentée de forme inédite, selon le présentateur de l'édition.

<sup>13</sup> Mikhail Bakhtin, *Estética da Criação Verbal*, pp. 372 e 374.

<sup>14</sup> "Le silence, la reticence et l'allusion composent à l'ironie un visage bien à part. L'ironie est laconique. L'ironie est discontinue. Concise d'abord. L'ironie est une brachylogie." p.91

<sup>15</sup> S. Freud, op. cit., p. 199.

<sup>16</sup> T. Todorov. *Os Géneros do Discurso*. p. 278.

<sup>17</sup> David Hartley,, "Of Wit and Humour" in *The Philosophy of Laughter and Humour*, p. 74 e William Hazlitt" in *On Wit and Humour*"

<sup>18</sup> Ibid., p. 64

<sup>19</sup> Sur les mots d'esprit sophistiques il y a un instigant étude philosophique, *Essais Sophistiques*, de Barbara Cassin, qui part de l'idée dont la sophistique, endiguée par la pensée aristotélicienne, a trouvé la littérature, ou meilleur, le romain, comme forme de manifestation. Actuellement, d'autres formes, comme le discours politique par exemple, se ressemblerait au discours sophistique. Au chapitre "Le retour du refoulé", la psychanalyse, et plus spécifiquement *Les mots d'esprit*, de Freud, représentent le mouvement sophistique dans leurs caractéristiques principales qui reviens dans ce siècle.

<sup>20</sup> Ibid., p. 82

<sup>21</sup> Lacan, dans le séminaire 4, *La Relation d'objet*, raconte le mot d'esprit naïf que Freud décrit dans son livre, dans lequel des enfants représentent une pièce de théâtre sur un couple et les fils sont des poupées ; il montre qu'une telle innocence peut ne pas être totalement ingénue et le mot d'esprit semble se réaliser exactement par le tiers Autre, ainsi que le petit Hans avec son père, pp. 302 et 303.

<sup>22</sup> Ibid., pp. 160 e 161

<sup>23</sup> Ibid., p. 258

<sup>24</sup> Ibid., p. 197.

<sup>25</sup> Tzevtan Todorov, em *Teorias do Símbolo* (Lisboa, Edições 70, 1977), depois de discorrer sobre a análise de Freud que ele considera confusa, propõe no lugar de "condensação", "empregos múltiplos" e "duplo sentido", as figuras: antanácises, paronomásias e silepses; e ainda "contaminações", também chamadas de "palavras-saco", para anedotas como "familiarmente", além de "calembur" para os jogos de palavras. pp. 270 e 271.

<sup>25</sup> "Dom" vem do latim *dominu*, 'senhor' e é a forma de tratamento dada a reis, príncipes e nobres e dignitários da igreja católica, sempre seguida do primeiro nome como Dom Pedro I.

<sup>26</sup> "Dom" vem do latim *dominu*, 'senhor' e é a forma de tratamento dada a reis, príncipes e nobres e dignitários da igreja católica, sempre seguida do primeiro nome como Dom Pedro I.